



Rosée de sang

Arthur-Louis Cingualte

« Assimilerons-nous la sprezzatura à la géométrie délicate et féroce qui rend possible la danse de la libellule ? »

Cristina Campo

Ce n'est qu'à partir de son installation à Chichicastenango que la figuration s'était véritablement révélée à Sue Heavy Hawaii, de son vrai nom Suzanne Sprezzature. Sous les tropiques, sa peinture – qui autrefois convoitait autant le sens abstrait le plus phénoménal que le visage de l'ubique – muta considérablement. Sue engloutit tous les motifs les plus caractéristiques des basses-terres du Yucatan avec la démesure d'un génie projeté hors de sa lampe. Débarrassée des académies et exemples européens, elle redécouvrait le motif. Les sujets de ses toiles se multiplièrent très vite en diverses séries : cactus titans, volcans sensuels, danseurs volants, jungles clownesques, tissus de lianes alphabétiques, nus indigènes humides, jaguars-sphinx, temples mayas babéliques, nuées de serpents à plumes et natures mortes aux ananas velus... Son style primitif, furieusement expressionniste, semblait destiné à glorifier un tout nouveau panthéon iconographique à la fois populaire, historique, naturel et mystique. Sa formule était cohérente et bien rodée (épais dessins noirs, couleurs écarlates, souvent à peine mélangées, compositions en diagonales vigoureuses), toutefois quelque chose faisait défaut. Les fruits, les singes, les chasseurs avaient beau labourer de toute leur démesure l'espace de la toile, jamais ils ne se suffisaient. L'émerveillement esthétique qui étreignait tant Sue ne parvenait pas à se réaliser sur la toile. Ce qu'elle pouvait maudire les limites de *l'évocation*, de *l'impression*, ses genoux à terre pour qu'on lui indique la formule du portrait authentique.

Comme il est d'usage de toujours réunir ses trésors en un même coffre, Hawaii s'horrifiait de disperser les siens. Ce sentiment culmina avec son œuvre la plus célèbre, *Anthologie de la Reconquête*. Cette toile somme est une compilation des

sujets d'admiration guatémaltèques d'Hawaii, à la façon d'une frise ou d'un éventail (la forme de l'œuvre est celle d'un tympan). L'espace y est saturé, on n'y remarque pas de ciel mais juste un soleil, descendu à ras de canopée, qui inonde l'arrière-plan. Sous sa lumière dorée des jungles sont ligotées, des cactus couverts de papillons empalent de vieux navires, un volcan enlace un temple d'où dégringolent des citrons monumentaux ; l'océan est à l'ombre d'une queue de quetzal, des jaguars baisent des prêtresses hurlantes alors que des serpents embrassent des cavaliers écoeurés. Les œuvres de cette période dite « totémique » (Sue ajoutait qu'elle faisait là une peinture qui « s'embarrasse ») semblent si lourdes, si prêtes à éclabousser une insupportable et sacrée vérité, qu'on n'ose à peine s'y approcher.

Lorsque la fièvre fait filer si majestueusement les étoiles, elles empruntent des trajectoires sauvages. Cette énergie baroque, exotique et extatique, toute dévolue à branler le sexe de la peinture, orienta l'existence de Sue Heavy Hawaii vers d'irrésistibles et périlleuses situations. Son œuvre la débordait, la sortait de la vie comme un orque surgit hors de la mer pour engloutir des phoques. Elle titillait le danger, le cherchait, se persuadait de l'importance d'une longue danse avec lui.

*

Alors qu'il attend au bar qu'on le serve, Tarsilo do Mali observe tendrement Suzanne. Leurs deux visages pullulent des petites rougeurs typiques à ceux qui viennent de s'enfuir amoureusement ; et leurs cheveux ont cette molle rigidité, comme rincés à l'eau de mer, si particulier au désir tout juste achevé. Ce qu'il aimerait la cacher, la garder rien que pour lui... Pourtant elle l'évite un peu, son regard de transi, mais ça ne lui importe pas : leur relation est déjà si inespérée. Il y a tant à récolter du voisinage euphorisant de cette sublime artiste, de cette déesse empoisonnante ! Il s'en litanise jusqu'aux trous de nez.

Il est là, lui, si mielleusement suspendu au filet de bave de sa passion, qu'il lui faut plusieurs secondes pour parvenir à éprouver un sentiment de surprise. Subitement, Sue vient de sauter sous la table à laquelle elle l'attendait ; et déjà un type à l'air pas fin des marins, mousse musclé, s'adresse au barman, des sirènes bandantes tatouées sur les bras :

- Je cherche Suzanne Sprezature. Elle est là ?
- Non. C'est qui ça ? Je devrais la connaître ?

– Oui, c’est ma femme. Je sais qu’elle vient là souvent. Elle m’a pas donné de nouvelles depuis une semaine. Faut que je change de ton ?

Sue tousse sous la table.

Tarsilo, lui, fulmine doucement, sent quelque peur furieuse et s’approche timidement. Ça aurait été une autre fille, n’importe laquelle, il n’y serait pas allé.

– Sue Sprezature ! Votre femme ! Ah, non, désolé... qu’est-ce que vous racontez ? C’est le nom de jeune fille de la mienne ! Vous pouvez pas être marié avec elle ! Pas possible ça... voyons... Je l’ai épousée à Antigua la semaine dernière.

Alors que le marin, moins par nostalgie que par colère, brise une bouteille de tequila sur le comptoir, le porte s’ouvre énergiquement, glissant un joli crépuscule jusqu’au bar.

– Bordel, Hawaii ! Tu m’avais dit quatre heures ! Quatre ! Pas trois, deux... quatre ! Je compte... ça fait une demi-heure que je t’attends dans la bagnole, putain ! T’es où ? Faut foutre le camp maintenant ! C’est l’heure, merde ! J’ai tout préparé... les sandwiches... tout ça...

C’est un grand Noir, de haut en bas en *jean* bleu ciel, la voix très grave, avec des yeux ensorcelants de sorcier vaudou passé dans l’outre-monde.

– Pardon ? Hawaii ! Vous... Vous voulez bien dire Sue Heavy Hawaii ? Autrement dit Suzanne Sprezature ? l’apostrophe Tarsilo, étouffant, la syncope qui voile déjà son regard.

Sue gémit sous la table.

Le Noir s’avance, sûr de lui.

– Mais qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

Le marin, confus, écarlate, finit sa phrase et sa bouteille cul sec dans le ventre de Tarsilo déjà en larmes, jeune fille, qui s’écroule pitoyablement. Les sirènes du mousse rendues au liquide s’ornent de belles écailles rouges.

Le temps qu’il récupère la bouteille, le Noir est déjà en face de lui, le canon de son .38 pas loin. Il a la bouche d’un tigre affamé. Il hurle plein de drame :

– Personne n’aime Sue comme moi !

Très audacieux, le marin – à la surprise des spectateurs – inverse la tendance de cette situation délicate : sans se soucier du flingue, il bondit vers le sorcier et lui lacère rageusement le visage avec sa bouteille. Ses sirènes n'en peuvent plus de plaisir.

Sue claque des dents sous la table.

Rythmé par les rires du marin, le Noir, les yeux bousillés, gesticule comme un décapité. Il laisse tomber son arme qu'il récupère aussitôt d'une balle dans sa pauvre tête.

Le marin, tout sanglant du sang des autres, plus qu'un bout de goulot à la main, le flingue dans l'autre, se tient victorieusement, un sourire indescriptible aux lèvres. Il terrifierait un ours.

– Que personne s'inquiète, je cherche juste ma femme... D'accord ? Je sais qu'elle est là. Sue ! Je sais que tu es là ! Je n'ai jamais aimé une fille comme toi tu sais, Sue... Tu vois bien comment c'est quand t'es pas avec moi... Viens, s'il te plaît... Je t'aime ! Et vous, là ! Soyez sympa, aidez-moi.

De sous sa table, Suzanne Sprezature se fait toute petite, se cache les yeux ; elle sautille doucement avec des petits piaillements de rouge-gorge dans la tempête. Tellement secouée elle n'entend pas arriver le marin qui aussitôt, par derrière, lui saisit les jambes et la tire sèchement hors de la table.

À peine a-t-il eu le temps d'exprimer sa joie de l'avoir retrouvée qu'une femme, les yeux noirs comme un cosmos sans étoiles, au beau visage indigène – un visage que Sue rêve instantanément de peindre –, lui tranche sa gorge pleine d'émotions.

La période « totémique » de Sue Heavy Hawaii s'achève ici.